

FANDANGO

Alexandre Grine

FANDANGO

*Traduit du russe et annoté
par Paul Lequesne*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original:
Fandango (1927)

© 2023 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française.

ISBN: 978-2-88250-815-7

L'hiver, quand le froid ternit les visages, quand les mains blotties dans ses manches on tourne en rond dans sa chambre comme une bête sauvage, en louchant sur le poêle glacé, il est bon de penser à l'été parce qu'en été il fait chaud.

J'eus ainsi l'image d'une vitre embrasée et celle du soleil par-dessus ma tête. Admettons que nous fussions... en juillet. Un point aigu et aveuglant, capturé par le verre étincelant d'une loupe, se met à fumer à l'extrémité de la cigarette qu'on lui présente. Canicule. Il faut déboutonner son col, s'essuyer le cou trempé de sueur, le front, boire un verre d'eau. Il y a loin cependant jusqu'au printemps et les ramages exotiques de la fenêtre couverte de givre dessinent absurdement la feuille transparente d'un palmier.

Engourdi et tremblant, j'étais incapable de me décider à sortir, bien que ce fût absolument nécessaire. Je n'aime ni la neige, ni le froid, ni la glace – les joies esquimaudes sont étrangères à mon cœur. Et surtout, je ne possédais que de piètres vêtements et de fort mauvaises chaussures. Un vieux manteau d'été, un vieux chapeau, des bottes aux semelles trouées, voilà tout ce que j'avais à opposer à décembre et à ses moins vingt-sept degrés.

S. T. m'avait chargé d'acheter au peintre Brok une toile de Gorchkov. C'était de sa part un cadeau généreux, car il eût aussi bien pu acheter l'œuvre tout seul. Me prenant en pitié, S. T. voulait me verser une commission. C'est à quoi je réfléchissais à présent, tout en sifflotant *Fandango*.

À cette époque, je ne crachais sur aucun moyen de gagner de l'argent. J'avais découvert ce petit tableau la semaine

d'avant, lorsque j'étais passé chez Brok pour prendre quelques affaires que j'avais laissées quand j'avais quitté la chambre qu'il occupait à présent. Je n'aimais pas Gorchkov, de même qu'on n'aime guère les poignées de mains molles, froides et moites, mais comme je savais que ce qui importait à S. T. c'était davantage « qui » que « quoi », je lui avais parlé de ma trouvaille. J'avais ajouté que je n'étais pas certain que Brok eût acquis cette toile de manière très légale.

« Oui, oui », avait répondu S. T., avant de bâiller en se grattant pensivement la barbe, son gros corps enveloppé dans une robe de chambre. Pendant ce temps je buvais un véritable thé de Chine, j'avalais du jambon, des tartines de beurre et des œufs ; j'avais faim, j'étais maladroit et je parlais la bouche pleine.

S. T. avait remué le contenu de son verre avec une cuillère dorée et ciselée, avait porté celle-ci à sa bouche et dit :

– Marchandez-la. Il y aura quinze pour cent pour vous, et si vous l'obtenez à moins de deux cents, la différence est à vous.

Je donne la somme suivant le cours d'aujourd'hui, car je serais bien embarrassé à présent de dire le nombre de zéros qui suivaient alors les deux premiers.

À cette époque, trente roubles en or en valaient mille d'aujourd'hui si l'on se réfère au coût de la vie. Avec trente roubles en poche, chacun comprenait que « le mot "homme" est un mot qui sonne fièrement¹ ». Ils équivalaient à quinze pouds² de pain, soit la moitié d'une vie. Or je pouvais toujours essayer de faire baisser le prix en dessous de deux cents, et gagner ainsi davantage.

Je reçus une impulsion qui me força à agir lorsque je jetai un coup d'œil au petit placard où je rangeais pot, poêle et casseroles vides (je vivais comme un Robinson). Tous ces ustensiles sentaient la faim. Il y avait un peu de sel roux, de la tisane d'airelles avec l'étiquette : « pour le connaisseur,

1. M. Gorki, *Les Bas-Fonds* (acte IV, monologue de Satine).

2. Ancienne mesure de poids, un poud valait environ 16,4 kg.

premier choix », des croûtes de pain rassis et une épluchure de pomme de terre.

J'ai peur de la faim, je la hais et j'en ai peur. Elle est la corruption de l'être humain. Cette sensation tragique en même temps que terriblement vulgaire n'épargne pas même les racines les plus tendres de l'âme. La faim subtilise la *vraie* pensée pour la remplacer par un ersatz – d'apparence identique mais d'une tout autre qualité. « Je reste honnête, dit l'homme tenaillé trop longtemps par la faim, parce que j'aime l'honnêteté; mais je vais tuer (ou voler, ou mentir) juste une fois parce que c'est indispensable si je veux conserver la possibilité d'être honnête plus tard. » L'opinion des gens, le respect de soi-même, les souffrances des êtres proches existent toujours, mais ainsi qu'une pièce de monnaie qu'on a perdue: elle existe, mais elle n'est plus là. La ruse, la malice, l'âpreté – tout se met au service de la digestion. Les enfants dévoreront sur le chemin de la maison la moitié de la *kacha*³ que distribue la cantine, mais de son côté l'administration de la cantine vole, celle de l'hôpital vole, celle du magasin vole... Dans le cellier, le chef de famille se coupe une tranche de pain et l'engloutit en secret, en s'efforçant de ne pas faire de bruit. C'est la haine au cœur que l'on accueille l'ami qui se présente au moment du maigre repas, constitué au prix d'héroïques prouesses.

Mais ce n'est point le pire, car c'est là le fait de l'animal; le pire, c'est quand le pantin outrageusement fardé qui me (te, lui) ressemble tant expulse sans vergogne notre âme de notre corps affaibli pour s'en aller courir joyeusement après n'importe quel morceau, soudainement et fermement convaincu qu'il est en substance cet être dont il s'est emparé. Cet être qui a déjà tout perdu, tout corrompu: ses goûts, ses désirs, ses pensées et ses vérités. Chaque individu a ses propres vérités. Et il répète obstinément: « Moi, moi, moi »,

3. Le terme de *kacha* peut désigner n'importe quelle bouillie. Il s'agit cependant le plus souvent de semoule de sarrasin cuite simplement à l'eau.

en sous-entendant le pantin qui affirme la même chose avec le même sens. En regardant les fromages, les jambons et les pains, j'ai éprouvé plus d'une fois la métamorphose quasi spirituelle de ces « calories » : ils m'apparaissaient comme autant de paradoxes raffinés, de métaphores, de très subtils arguments aux tons les plus vifs et les plus colorés ; leur poids logique était égal au nombre de kilogrammes qu'ils représentaient. Il s'en dégageait même une sorte d'arôme éthique, qui n'était autre que ma propre convoitise d'affamé.

« C'est l'évidence même, me disais-je alors, tant est naturel, rationnel, tant est *élémentaire* le chemin qui mène de l'étalage à l'estomac. »

Oui, cela m'arrivait, avec toute la mensongère sincérité de ces sortes d'obscurcissements de l'esprit, et c'est pourquoi, comme je l'ai dit, je déteste avoir faim. Il se trouve que je rencontre à présent des personnes étrangement constituées qui conservent un souvenir des plus vifs d'une pauvre ration d'avoine. Chez eux, le souvenir s'est métamorphosé sur un mode romantique, mais je n'entends point, quant à moi, cette sorte de vibration musicale. Elle révèle à l'examen un cynisme tout particulier. Par exemple : debout devant un miroir, un homme s'applique une gifle mesurée. J'y vois l'expression d'un certain mépris de soi. Mais si une telle expérience est exécutée publiquement, elle témoigne du mépris que l'on a pour soi-même et pour les autres.

II

Je surmontai le froid en allumant une cigarette : je conservai l'allumette brûlante dans la paume de mes mains et me réchauffai les doigts, tout en sifflotant un air de danse espagnole. Cet air me trottait dans l'esprit depuis plusieurs jours. Il suffisait que je fusse absorbé un instant dans mes pensées pour qu'il se fit entendre.

J'étais rarement d'humeur morose, et d'autant moins au restaurant. Bien entendu, je parle du passé comme je parlerais du présent. Il m'arrivait de me présenter au restaurant parfaitement gai, tout simplement gai, sans avoir à l'esprit que, « voilà, il est bon de se montrer gai, parce que... », etc. Non, j'étais gai selon le droit qu'a chacun d'être de l'humeur qui lui chante. Je prenais place au son des *Violons d'automne*, de *Je t'en supplie, mon amour*, *Que te faut-il?*, *Rien du tout* et autres scies participant de la même hystérie et dont le Russe a coutume de galvauder ses réjouissances. Quand j'en avais assez, j'adressais un signe de tête au chef d'orchestre ; lissant du bout des doigts ses soyeuses moustaches, le Roumain m'écoutait et de sa main libre recueillait avec des airs de médecin le papier plié que je lui tendais.

Il détournait alors légèrement le visage et à mi-voix ordonnait à l'orchestre :

– *Fandango!*

Au son bref et énergique de ce mot, je sentais se poser sur ma tête la caresse d'une main gantée de fer – la main de la danse, de cette danse impétueuse comme le vent, sonore comme la grêle et profonde comme une voix de contralto. Un léger froid me parcourait des pieds à la gorge.

Les Allemands encore ivres réclamaient avec force cris et coups de poing sur les tables le *Che d'en zubblic, mein amour* qui leur avait tiré tant de larmes, mais le bruit sec de la baguette contre le pupitre suffisait à leur faire comprendre qu'il n'en était plus question.

Fandango, c'est la rythmique suggestion du désir, de la passion et de son étrange triomphe. Le plus probable est qu'il s'agit de l'exacte transcription du chant du rossignol portée à son plus haut degré de précision musicale.

Je m'habillai et sortis; il était onze heures du matin, il faisait froid et désespérément clair.

Sur la chaussée, un long cortège d'employés se pressait en direction des commissariats du peuple. Le fandango sonnait plus sourdement, il se confondait à présent avec mon pouls et ma respiration, mais la course effrénée de son rythme restait perceptible, jusque dans le fredonnement à peine audible qui s'échappait, désormais par habitude, d'entre mes lèvres.

Les passants étaient vêtus de capotes de soldats retaillées, de pelisses courtes, de vestes en peau d'élan, de manteaux d'uniforme gris, de redingotes ou de cabans de cuir noir.

Si l'on croisait un vêtement civil, il était immanquablement vieux et étriqué. Une jolie demoiselle coiffée d'un fichu et chaussée d'immenses bottes de feutre pataugeait dans la neige en soufflant des bouffées de vapeur blanche et bleue. Les mains empêtrées dans ses manches, elle serrait contre elle un petit cartable.

Effritée comme du calcaire – au point que ses joues espiègles se creusaient de deux fossettes –, une vieille femme trottaït gaillardement, les cheveux coupés « au bol », les pieds dans des bottines jaunes à hauts talons et un gros Zéphyr à la bouche. Des jeunes gens à l'air étranger affichaient une mine lugubre. Curieux de tout, je demandai à plusieurs reprises à des passants pourquoi ils évitaient de marcher sur le trottoir. J'en reçus toutes sortes de réponses. Pour l'un c'était « parce que ça use moins les chaussures ». Un autre répondit que « sur le trottoir il faut faire attention,

réfléchir à chaque fois s'il vaut mieux céder le passage ou donner un coup d'épaule ». Un troisième m'expliqua simplement et avec sagesse : « Parce qu'il n'y a pas de chevaux » (c'est-à-dire de voiture encombrant la chaussée). « Tout le monde fait comme ça, me déclara un quatrième, alors moi aussi. »

Au milieu de ce tableau, je relevai une certaine confusion provoquée par le spectacle d'un groupe qui tranchait fortement sur tous les autres. C'étaient des Tsiganes. Ils étaient apparus nombreux en ville cette année-là et l'on pouvait en rencontrer chaque jour. Une de leurs troupes errantes avait fait halte à une dizaine de pas de l'endroit où j'étais, et paraissait tenir conseil. Il y avait un vieillard voûté aux sourcils très fournis qui portait un haut chapeau de feutre, et deux autres hommes coiffés de casquettes bleues toutes neuves. Le vieillard portait un vieux manteau ouaté couleur tabac et un mince anneau d'or brillait à son oreille ridée. En dépit du froid, il gardait son manteau ouvert, exhibant la bigarrure d'un gilet de velours à col droit galonné de cramoisi, d'un pantalon bouffant et de grandes bottes bien cirées. Un autre Tsigane d'une trentaine d'années, vêtu d'un cafetan à carreaux matelassé et orné au niveau des reins d'énormes boutons de nacre, arborait un collier de barbe surmonté de moustaches couleur suie d'une remarquable exubérance : leurs longues extrémités les faisaient ressembler à des tenailles de forgeron qui l'eussent mordu au travers du visage. Quant au plus jeune, un homme de belle taille au maigre visage de brigand, il ressemblait à un montagnard, tcherkesse ou houtsoule⁴. Ses yeux enflammés se cernaient de bleu à la naissance de son nez busqué. Il serrait une guitare sous son bras, enveloppée dans un châle gris ; sa pelisse était neuve et bordée d'astrakan.

Le vieux portait un cymbalum.

4. Peuples de pasteurs vivant dans les Carpates ukrainiennes (Subcarpatie).

On voyait à l'autre une clarinette en métal dépassant de l'ouverture de son manteau.

Outre ces hommes, il y avait encore deux femmes: une jeune et une vieille.

La vieille tenait un tambourin. Elle était emmitouflée dans deux châles en loques, un vert et un marron, sous le triangle desquels émergeait le bas d'un gilet rouge et crasseux. Quand elle agitait les bras, maigres comme des pattes d'oiseau, on apercevait le scintillement de lourds bracelets d'or. Il y avait dans son visage noir et usé un mélange de canaillerie et d'arrogance, d'insolence et d'équilibre. Peut-être dans sa jeunesse n'avait-elle pas été plus vilaine que la jeune Tsigane qui se tenait à côté d'elle, pleine de chaleur et de santé. Mais il eût été à présent bien difficile de s'en convaincre.

Sa belle et jeune compagne avait peu des traits de son peuple. Ses lèvres n'étaient point épaisses, on les eût plutôt dit légèrement boursoufflées. Son visage frais et régulier au regard insistant et inquisiteur paraissait rester dans l'ombre de quelque feuillage, tant ses cils étaient longs et brillants. Jeté par-dessus une courte veste doublée de fourrure, un châle à longues franges épousait le pli de ses bras; par-dessus le châle s'épanouissaient les fleurs de soie d'un foulard de Turquie. De lourdes boucles serties de turquoises pendaient à ses oreilles menues; de sous le châle, plus bas encore que les franges, tombaient des tresses noires et épaisses mêlées de roubles et autres monnaies d'or. Une longue jupe couleur de capucine recouvrait presque ses souliers neufs.

Ce n'est pas sans raison que je décris ces gens avec tant de détails. À la vue des Tsiganes, j'ai toujours malgré moi cherché à saisir la trace de cette antique et invisible route par laquelle ils cheminent, au côté des automobiles et des réverbères à gaz, semblables au chat de Kipling: le chat qui « allait tout seul, appelait tous les endroits par le même nom et n'avait rien dit à personne ». Qu'est-ce que l'histoire pour eux? Les époques? Les alarmes? Les bouleversements? Je

voyais les mêmes vagabonds aux yeux de magiciens que verrait cette même ville en l'an 2021, quand notre descendant, vêtu de caoutchouc et de soie artificielle, descendrait de la cabine d'une électromotrice aérienne sur le trottoir d'aluminium d'une rue suspendue.

Ayant échangé quelques mots dans leur étrange dialecte, dont je savais juste qu'il était l'un des plus anciens du monde, les Tsiganes s'éloignèrent dans une ruelle transversale, et moi, je poursuivis mon chemin en ligne droite, réfléchissant à cette rencontre et m'en remémorant d'autres semblables que j'avais vécues auparavant. Elles étaient toujours survenues en totale *opposition* à quelque état d'esprit où je fusse, et en avaient *brisé* chaque fois le cours. Ces rencontres partageaient quelque chose de ce solide fil rouge que l'on peut inmanquablement observer dans la trame de certain tissu dont j'ai oublié le nom. La mode en modifiera le motif, l'éclat, l'épaisseur, la largeur; le marché lui affectera un coût de production, on le portera tantôt en automne, tantôt au printemps, coupé suivant différents patrons, mais dans la trame subsistera encore et toujours le même fil coloré. Ainsi sont les Tsiganes: égaux à eux-mêmes, identiques à ceux qu'ils étaient hier, chevelures de jais, voix gutturales, faisant naître au cœur un vague sentiment d'envie et une image de fleurs sauvages.

Je tournai et retournai assez longtemps ces idées dans ma tête, jusqu'à ce que le froid eût exprimé de mon corps tout le soleil qui, au rebours de la saison, avait pénétré le midi de mon âme. La glace paraissait vouloir me transpercer les joues; mon nez n'avait plus rien d'un lumignon, et la neige avait formé un amas entre ma semelle décollée et mon petit orteil que je ne sentais plus tant il était gelé. Je courus aussi vite que je pus, j'arrivai devant chez Brok et me mis à frapper à la porte sur laquelle était écrit à la craie: « La son. ne fonct. pas. Frap. fort SVP. »

III

Un visage petit et pointu, la barbiche taillée en pointe d'un héros de Tchekhov, des omoplates saillantes prolongées de longs bras, une constitution chétive et des lunettes qui prêtaient un éclat anormal à des yeux caves et vitreux – telle était la tournure de celui qui vint m'ouvrir la porte. Brok portait une longue veste grise, un pantalon noir et un gilet marron passé par-dessus un sweater. Ses cheveux gras étaient lissés sur son crâne mais sans en épouser partout la courbe, de sorte que quelques mèches saillaient en arrière à l'horizontale comme autant de plumes crasseuses qu'il eût fichées là. Le regard méfiant, il parlait lentement et à voix basse, comme un diacre, la tête inclinée de côté, sans cesser de frotter ses mains molles.

– C'est vous que je viens voir, dis-je (il y avait plusieurs locataires dans l'appartement). Mais avant tout, permettez que je me réchauffe un peu.

– Comment? Il fait froid?

– Terriblement.

Tout en dissertant sur ce thème, nous atteignîmes par un sombre couloir le rhombe éclairé d'une porte entrouverte que Brok, une fois entré, referma soigneusement. Il fourra quelques bûches dans le poêle de fonte déjà chauffé au rouge et, tout en tournant négligemment sa cigarette entre ses doigts, il se laissa tomber dans une ottomane poussiéreuse, s'y accouda jambes tendues et croisées et tira légèrement sur son pantalon pour le remonter.

Je m'assis, les mains vers le poêle, et tout en contemplant mes doigts rosis à la lueur des flammes, je m'imprégnai de la volupté que me procurait la chaleur.

– Je vous écoute, dit Brok en ôtant ses lunettes pour s’essuyer les yeux d’un coin de mouchoir morveux.

Je tournai mon regard sur la gauche et constatai que le tableau de Gorchkov était toujours à sa place. Il s’agissait d’un paysage de marécages avec neige et lambeaux de brume, agrémenté de l’obligatoire et désolante petite lueur perçant entre les sapins et d’une couple de corneilles qui s’envolaient à l’approche du spectateur.

Depuis Levitan, on aime à voir dans les tableaux de ce genre une « idée » intentionnelle. Je redoutais depuis longtemps ces sortes de représentations, dont le but ne pouvait naturellement être que de susciter une sensation morbide de vide, de résignation, d’inaction, à quoi s’associait cependant une idée de *rupture*.

– *Crépuscule*, me dit Brok, en réponse à mon regard. Une grande œuvre !

– C’est une question d’opinion. Combien en demanderiez-vous ?

– Quoi ? Vous voudriez l’acheter ?

– Pourquoi pas !

Il se leva d’un bond et, debout devant la toile, se lissa la barbiche du bout des doigts.

– Euh... fit Brok en louchant par-dessus son épaule dans ma direction. Vous ne possédez pas une telle somme. J’hésiterais à le laisser pour deux cents, et encore seulement parce que j’ai besoin d’argent. Mais vous, vous n’avez rien !

– Je trouverai de quoi payer. Si je suis venu, c’est justement pour faire affaire avec vous.

On entendit au loin frapper à la porte d’entrée.

– Ah, c’est pour moi !

Brok se précipita dans le couloir, glissa sa barbiche dans l’entrebâillement de la porte et me cria :

– Un instant, je reviens tout de suite, nous allons en parler.

Durant son absence je regardai tout autour de moi, accoutumé à tuer le temps davantage en compagnie des choses qu’en celle des gens. Je me surpris une nouvelle fois

à siffler l'air de *Fandango*; je m'en servais inconsciemment à me garantir des Gorchkov et des Brok. Le thème à présent répondait pleinement à mon état d'esprit. J'étais là, mais je regardais autour de moi comme de très loin.

Le logement consistait en un salon, assez grand, qui donnait sur la rue. Quand j'y avais vécu, il n'y avait pas là tout le fatras d'affaires que Brok avait apportées après moi. Chevalets, plâtres, caisses et paniers ensevelis sous des montagnes de linge et de vêtements encombraient le passage entre les chaises disposées au hasard. Sur le piano se dressait une pile d'assiettes sales au sommet de laquelle un canif et une fourchette traînaient au milieu d'épluchures de concombre. Les rideaux poussiéreux des fenêtres étaient relevés par un coin avec la plus grande négligence. Un vieux tapis troué, couvert de traces de semelles et de copeaux de bois, fumait à l'endroit, à côté du poêle, où était tombé un morceau de charbon incandescent. Au milieu du plafond brillait une ampoule électrique; à la lumière du jour, elle ressemblait à un chiffon de papier jaune.

Aux murs étaient accrochés plusieurs tableaux, dont bon nombre étaient de la main de Brok. Je ne m'y attardai pas. Réchauffé, la respiration égale et paisible, je réfléchissais à l'insaisissable idée musicale dont la ferme sensation apparaissait toujours sitôt que j'entendais l'air de *Fandango*. Parfaitement conscient de ce que l'esprit du son est hors de portée de l'entendement, je cherchais cependant obstinément à approcher cette *idée*, et plus je m'en approchais, plus elle se faisait lointaine. Une faiblesse passagère de la lampe fut le prétexte à une nouvelle sensation: à l'intérieur du verre grisâtre de l'ampoule ne subsista qu'un filament rouge – phénomène que chacun a déjà observé. Après quelques clignotements, la lampe recommença à briller comme avant.

Pour comprendre l'étrange épisode qui s'ensuivit, il est indispensable de se remettre à l'esprit cette sensation si familière pour nous qu'est l'équilibre visuel. Je veux dire que, en quelque pièce que nous nous trouvions, nous éprouvons

comme par habitude le centre de gravité de l'espace qui nous renferme, en fonction de sa forme, de la quantité, de la grandeur et de la disposition des choses, comme également de l'orientation de la lumière. Tout cela est à la portée d'une représentation linéaire. Je nomme l'objet d'une telle sensation « centre de gravité visuel ».

Alors que j'étais encore assis, je ressentis – peut-être le temps d'un millionième de seconde – que l'espace que j'avais devant moi avait vacillé à la fois en moi et hors de moi. Cela pouvait ressembler en partie à une sorte de déplacement de l'air, déplacement suivi de près par le sentiment inquiet que le centre visuel avait bougé; c'est ainsi qu'après réflexion je caractérisai la modification de l'atmosphère. Le centre avait disparu. Je me levai, essuyant la sueur de mon front et examinant la pièce autour de moi dans l'espoir de comprendre ce qui était arrivé. Je devinai l'évidence de ce que rien n'exprimait: le centre, le sentiment d'équilibre visuel s'étaient déplacés hors des limites de leur champ observable.

J'entendis Brok revenir et je repris ma place, hors de force de chasser cette impression de bouleversement de tout quand tout par ailleurs demeurerait identique à lui-même.

– Je vous ai fait attendre trop longtemps? dit Brok. Ce n'est rien, réchauffez-vous, fumez une cigarette.

Il entra, tirant derrière lui une toile de dimensions appréciables, mais comme le dos du cadre était tourné vers moi, je ne vis pas ce dont il s'agissait.

Il la glissa derrière l'armoire et ajouta:

– Je l'ai achetée. C'est la troisième fois que cet homme vient me voir, et je la lui ai achetée pour me débarrasser de lui.

– Qu'est-ce que c'est?

– Oh, rien du tout! Barbouillage et mauvais goût! s'exclama Brok. Regardez plutôt les miens. Tenez, j'ai peint ces deux-là ces derniers temps.

Je m'approchai de la portion de mur indiquée. En effet! Voilà donc ce qu'il avait au fond de l'âme! L'un des tableaux

était un paysage couleur pois: lignes confuses d'une route et d'une steppe d'un déplaisant et poussiéreux coloris; je hochai la tête et passai à la « production » suivante. C'était également un paysage composé de deux bandes horizontales: une gris foncé et une gris clair parsemée de petits arbustes verts. Les deux tableaux, vides de talent, inspiraient une froide et stupide tension.

Je m'écartai sans rien dire. Brok me regarda, toussota et alluma une cigarette.

– Vous travaillez vite, remarquai-je pour que le silence ne s'étirât pas davantage. Mais bon, pour ce qui est du Gorchkov?

– Eh bien je vous l'ai dit, deux cents.

– Deux cents roubles pour un Gorchkov? m'exclamai-je un peu plus vivement que je ne l'eusse désiré. C'est un peu cher, Brok!

– Vous dites cela sur un ton que vous me permettrez de vous demander d'expliquer. Ce Gorchkov... Quel sentiment en avez-vous?

– C'est un tableau, dis-je. Je suis disposé à l'acheter; là s'arrête la conversation.

– Non, protesta Brok, déjà échauffé et par mes propos et par mon indifférence vis-à-vis de ses propres toiles. Pour votre manque de respect à l'égard d'un grand artiste national, c'est trois cents roubles que je vais vous demander maintenant!

Comme il arrive souvent aux nerveux, je pris aussitôt la mouche et ne sus m'empêcher de le blesser d'une question:

– Et qu'est-ce que vous me prendrez pour cette croûte quand je vous aurai dit que Gorchkov n'est simplement qu'un médiocre?

La cigarette lui en tomba des lèvres. Il me fixa longuement et méchamment. D'un regard mince, brûlant et tremblant de haine.

– Vous comprenez parfaitement que... Espèce de cynique!

– À quoi bon nous insulter? dis-je. Ce qui est mauvais est mauvais.

– Bon, peu importe, déclara-t-il avec une moue, le regard au plancher. Deux cents, c'est ce que j'ai dit et je n'y reviens pas : ce sera deux cents.

– Non, ce ne sera pas deux cents, ce sera cent.

– Et voilà, maintenant c'est vous qui commencez.

– Très bien ! Cent vingt-cinq alors ?

Encore plus en colère, il s'approcha de l'armoire d'un air lugubre et tira la toile qu'il avait apportée.

– Je vous laisse celui-ci pour rien, dit-il en agitant le tableau, il doit être à votre goût ; vous pouvez l'avoir pour vingt roubles.

Et retournant la toile à l'endroit, il souleva à hauteur de son visage quelque chose de stupéfiant.